

ne se fit pas attendre, et le brave chien, pour mieux me permettre de la lui continuer, vint poser sa tête sur mes genoux ; mais il la retira bien vite en éternuant violemment et en aboyant après un ennemi invisible. Le leur de chat qui se dégageait de la place encore tiède de Minette l'avait révolté. J'eus beau redoubler mes caresses, il ne voulut plus approcher. Gravement assis sur son derrière, il me regarda profondément avec de grands yeux attristés et éloquents qui me tinrent à peu près ce discours :

— Ah ! maître, combien tu me fais de la peine, de te laisser prendre aux grimaces câlines de cette sale bête, égoïste et cruelle, menteuse et gourmande, traîtresse à en revendre à Judas. En vain attends-tu de l'affection d'elle, elle n'aime que les aises que tu lui procures. Elle s'assied sur toi parce que la place est douillette, chaude et capitonnée, mais de toi, elle se soucie comme de la dernière souris qu'elle a croquée. Tu peux partir, disparaître, mourir même, elle n'en continuera pas moins son ron-ron de satisfaction si la maison est toujours là, confortable et bien approvisionnée, avec l'assiette au lait derrière la porte. Pauvres chiens que nous sommes, crois-tu que cela ne nous fait pas de la peine de voir les caresses de nos maîtres s'égayer sur ces bêtes perfides et puantes ? Cela nous en fait énormément, au contraire ; c'est attristant de voir la même main qui nous flatte, nous, fidèles, dévoués, désintéressés à coup sûr, se promener avec amour sur la tête de vipère et le dos de couleuvre de ces odieux félins. Dans les temps préhistoriques, nos ancêtres, de grande taille, luttaient avec les lions et les léopards dont nos affreux matous de nos jours ne sont que des descendants dégénérés. Puis, lorsque la terre a été habitable pour l'homme, à l'époque des grandes chasses, nous avons été ses fidèles collaborateurs, et la nuit même, lorsqu'il reposait, nous défendions son toit contre les attaques de ces rôdeurs dangereux. Et vous voir maintenant remplis de tant de tendresse pour les abâtardis de vos plus anciens ennemis, n'est-ce pas déconcertant ? Nous ne nous trompons pas à leurs simagrées, nous ; nous voyons en eux l'ennemi héréditaire, et ils resteront toujours tels à nos yeux, si réduits à l'hypocrisie qu'ils soient par le sentiment de leur impuissance. Notre seul instinct de bêtes nous servirait-il donc mieux que votre intelligence tant vantée ? ...

Pour un chien, c'était, par ma foi, supérieurement raisonné ; et j'en fus presque confus. Mais, un homme se donner tort ; jamais ! Les sophismes ne sont-ils pas toujours là, pour nous tirer d'affaire ? Je pouffai de rire et répondis à Médor :

— Savez-vous, monsieur mon chien, que vous devenez philosophe et que j'ai appréhendé le moment où vous alliez me faire un petit cours d'ontologie ? Depuis qu'un certain Toussenet, que les cieux confondent, a sculpté cette phrase monumentale : *Ce qu'il y a de meilleur dans l'homme, c'est le chien*, votre race s'est montée le cou d'une façon déplaisante, vous vous avisez de nous prendre en pitié et de nous servir, après le café, le gloria de vos remontrances. Voilà où vous vous méprenez ; d'autant plus, que vous avez parfois raison. Personne autre que nous n'a raison, monsieur Médor ; sachez-le ; et ce sont ceux qui nous développent le plus de raisons auxquels nous donnons le plus tort. Retenez bien ceci. Et puisque la dissertation vous plaît, apprenez quels sont les nombreux mobiles qui nous font aimer les chats.

— En premier lieu, notre affection ne va jamais à ceux qui se donnent à nous trop entiers ; les mères, les épouses fidèles et aimantes... et les chiens. Nous pouvons trop sûrement compter sur ces dévouements là pour ne pas en faire fi. Elle est, notre affection, de la nature des fleuves ; elle descend toujours et ne remonte jamais. Nous aimons d'autant plus que nous sommes moins certains de retour et, sous ce rapport, nous sommes bien, à n'en pas douter, créés à l'image de Dieu. Tant que ce beau monde vivra, et qu'hommes et chiens nous n'en connaîtrons pas un meilleur, il sera peuplé d'Alcèstes grondeurs, toujours repentants et toujours perdant la tête au feu des coquetteries des Célimènes.

— D'un autre côté, si nous sommes de grands ingrats, impatients d'en produire d'autres, nous

sommes encore de plus grands curieux. Le Mystère, l'Enigme, les Sphinx nous fascinent, nous attirent comme l'abîme. Nous mettons un orgueil immense à nous faire forts de les déchiffrer, à les ployer à notre joug.

— Or, je vous le demande, le prototype du Sphinx, du Mystère, n'est-ce pas Minette, votre ennemie ? Sait-on jamais ce qu'elle roule dans sa cervelle insondable. Non, on ne le sait pas, mais on s'obstine à le pénétrer, et voilà, avec leur coquetterie, leur grâce onduleuse, et bien d'autres choses encore, ce qui fait le charme des Minettes.

— Maintenant qu'en bon prince j'ai condescendu à vous confondre, je vous engage, monsieur Médor, à laisser là vos sermons ou à recommencer au complet votre cours de philosophie humaine.

Médor, pendant tout ce beau discours, m'a prêté la plus grave attention ; ses yeux, si bons et si francs, plongeant dans les miens, ses longues oreilles frisées et tombantes, légèrement relevées au dessus de la tête, pour mieux m'entendre. Il m'a certainement compris, mais n'a pas été convaincu ; sa nature loyale et droite ne laisse pas de prise aux sophismes. Aussitôt que j'eus fini, il se leva, me lança un regard de côté plein de pitié, regard qui disait clairement : "Franchement, je n'aurais jamais cru mon maître si fou." Puis la tête basse, la queue entre les jambes, il fit demi-tour et alla cacher son triomphe sous le grand lit.

— Ouf ! fi-je, un gêneur de moins, et vite j'appelle : Minette ! viens Minette !

Justin D'Eggen

MOSAIQUE

MEURS ET COUTUMES

Note trouvée dans une gazette du siècle dernier :

— Au Parlement anglais, le premier ministre a pour siège, aux jours de cérémonies, un ballot de laine : institution tout à la fois morale et politique.

Peut-être en est-il encore ainsi : car les traditions de ce genre sont très vivaces en Angleterre.

HISTOIRE DES MOTS ET LOCUTIONS

Le verbe *féliciter*, qui est aujourd'hui d'usage si général, n'était pas encore français au milieu du XVII^e siècle.

Balzac, qui trouvait ce mot très curieusement expressif, entreprit de le faire consacrer à l'encontre de la cour où il était tenu pour barbare.

— Si le mot *féliciter* n'est pas encore reconnu français, écrivait-il, il le sera l'année prochaine, car M. de Vaugelas, à qui je l'ai recommandé, m'a promis de lui être favorable.

Vaugelas, qui faisait alors autorité à propos de langage, s'intéressa en effet à ce mot, qui fut, comme nous disons aujourd'hui, *officiellement* naturalisé, et qui depuis n'a cessé de faire bonne figure dans notre idiome.

D'où vient le nom de *romans* donné aux ouvrages ayant pour sujet des actions imaginaires ?

De la langue romaine que César et ses soldats introduisirent dans la Gaule et qui s'y confondit avec l'idiome du pays se forma un jargon qui prit le nom de langue *romance*, ou tout simplement *romane*. Ce fut celle des premiers récits nationaux français ; et comme ces récits ne roulaient que sur des aventures extraordinaires de guerre, d'amour, de féerie, ils imprimèrent leur dénomination de *romans* à tous les ouvrages du même genre.

CURIOSITÉS MILITAIRES

Les Tlascalans, peuplade de l'ancien Mexique, qui étaient réputés les plus vaillants et habiles guerriers du pays, s'étaient portés au devant de Fernand Cortès qui marchait vers Mexico. Les Espagnols, fort peu nombreux, durent en maintes

occasions compter avec ces ennemis qui les arrêtaient assez longuement.

Malgré la force avec laquelle les Tlascalans combattaient les Espagnols—remarque un historien de la conquête du Mexique—ils se conduisaient envers eux avec une sorte de générosité. Sachant que ces étrangers manquaient de vivres, et imaginant sans doute que les Européens n'avaient quitté leur pays que parce qu'ils n'y trouvaient pas assez de subsistance (ce qui, d'après eux, devait être le seul motif plausible d'invasion et de guerre), ils envoyaient à leur camp de grandes quantités de volailles et de maïs, en leur faisant dire qu'ils eussent à se bien nourrir, parce qu'ils dédaignaient d'attaquer des ennemis affaiblis par la faim. En outre, comme la coutume était établie chez eux d'immoler les prisonniers de guerre aux dieux du pays, et de manger leurs corps, ils ajoutaient qu'ils croiraient manquer à leurs divinités en leur offrant des victimes affamées, et qu'ils craignaient que, devenus trop maigres, ils ne fussent plus bons à être servis dans les festins qui suivaient les sacrifices.

LÉGENDES BIBLIQUES

Moïse, le grand législateur des Hébreux, qui a laissé des livres si remarquables, était bègue. Une légende hébraïque explique comment il le devint. On sait que, peu après sa naissance, il fut exposé sur le Nil et, recueilli par la fille de Pharaon (roi), qui le fit élever et l'adopta. Un jour, l'enfant étant à jouer en présence du souverain, s'avisait de prendre la couronne royale et de la mettre sur sa tête. Cette action innocente fut regardée par le mage Balaam comme une preuve que cet enfant d'origine inconnue était prédestiné à détrôner le roi, si l'on ne le faisait mourir à l'instant. Le Pharaon admit cet avis. L'on allait donc tuer le petit Moïse lorsque Dieu envoya l'ange Gabriel, déguisé en officier du prince, pour le sauver. Gabriel dit au roi : "Pourquoi faire mourir cet enfant, qui n'a mis votre couronne sur sa tête que parce qu'il manque de jugement ? Il n'y a qu'à lui présenter en même temps un rubis et un charbon ardent : s'il choisit le charbon, il est évident que c'est un imbécile qui ne sera jamais dangereux. S'il prend le rubis, ce sera preuve qu'il y entend finesse, et alors on devra le tuer." On apporte un rubis et un charbon. Moïse prend le rubis, mais Gabriel le fait disparaître subitement et met le charbon dans la main de l'enfant qui, le portant aussitôt à sa bouche, se brûle la langue si horriblement, qu'il devait en résulter pour lui dans la suite une grande difficulté d'articuler nettement. Ainsi Moïse fut sauvé, mais il resta bègue toute sa vie.

EUGÈNE MULLER.

NOUVELLES A LA MAIN

Guibollard est observateur parfois.

Hier, il regardait passer un enterrement qui s'en allait au pas.

Soudain, haussant les épaules avec un superbe mépris :

— Et les poètes disent que les morts vont vite !

* *

La vanité !

— Avez-vous encore le docteur X..., ma chère ?

— Certainement.

— Il n'a jamais, cependant, pu guérir personne.

— C'est vrai ; mais il a un bel attelage qu'il fait stationner pendant une demi-heure devant la porte de ses clients....

* *

Calino et un de ses amis, qui viennent de se marier, sont dans la joie. Chacun vante à l'autre les charmes de sa chacune.

— Figure-toi, dit l'ami, que quand ma femme défait son chignon, les bouts des ses cheveux lui tombent jusqu'aux talons.

— Rien que les bouts ? riposte Calino du bout des lèvres. Quant la mienne défait le sien, il tombe à terre tout entier !